



panorapresse
l'info utile pour les pros

Normandie

« Il m'a fallu du temps pour admettre que j'avais subi des violences »

QUOTIDIEN OUEST-FRANCE | mardi 24 octobre 2017

541 mots

Témoignage

Manon (prénom d'emprunt), étudiante en médecine à Caen.

L'arrivée en 2^e année de médecine, je l'ai vécue comme un gros lâcher-prise. Cela faisait deux ans que je travaillais comme une folle.

La Paces (la première année des études communes de santé) est très prenante, on subit beaucoup de pression. J'avais vécu deux ans enfermée, j'avais perdu de vue mes amis de lycée. Forcément, c'était un soulagement d'être admise en deuxième année.

Comme les autres, j'ai commencé à enchaîner les soirées. Il y avait beaucoup d'alcool. Les étudiants en médecine revendiquent pour beaucoup une sexualité très libre. Je ne voyais pas le problème. J'ai fait des choses que je ne faisais pas auparavant, poussée par l'esprit de groupe. J'ai vécu un an dans une bulle, sans m'en rendre compte.

Et puis, un jour, j'ai compris que tout cela, ça n'était pas moi. Que j'avais accepté de faire et qu'on me fasse des choses qui ne me ressemblaient pas, lors des week-ends d'intégration ou des soirées.

Je suis revenue brutalement à la réalité. Il m'a fallu du temps pour admettre que j'avais subi des violences. Dans cette ambiance-là, je me disais au départ que je l'avais bien cherché. J'ai mis du temps à déculpabiliser, à parler.

Je me suis aperçue que nous étions tous très limite sur la notion de consentement, entre nous. Ça m'a conduite à m'interroger sur nos futures pratiques de soignants : quelles conséquences sur notre comportement envers nos patients ?

On parle souvent du machisme ou du sexisme du monde médical. Ça démarre dès les études de médecine. Mais la plupart des étudiants n'ont aucune conscience des dérives possibles, de la gravité de ce qu'ils font. Le côté excessif, transgressif, ça les fait plutôt rire. Ils ne pensent pas aux conséquences, aux risques. Ils vivent dans une bulle. En tant que futur médecin, ça n'est pas le milieu dans lequel j'ai envie d'évoluer.

Je veux que chacun prenne conscience du ridicule du bizutage. Et qu'on arrête de dire que ça n'est pas grave. Si, c'est grave de subir autant puis de reproduire, au nom de la tradition. Si, c'est grave qu'une jeune fille se sente obligée de photocopier ses seins pour s'intégrer. Et c'est grave aussi de ne rien dire, même si on reste en marge.

Propos recueillis par Aurélie LEMAÎTRE.